

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 40

Artikel: Le Turc et le grenadier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189976>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

temps-là, pas question de chemin de fer, le tronçon Yverdon-Lausanne, qui venait d'être mis en activité, n'existait pour nous qu'à titre de curiosité; on allait voir passer ou partir un train, comme aujourd'hui on est curieux d'assister à l'arrivée du prince Gaïtwar et de sa suite. C'était donc à pied qu'on franchissait les deux ou trois lieues, — excusez la vétusté du mot, mais j'y tiens, — au bout desquelles se trouvait notre but; et, croyez-le bien, elles n'étaient pas longues, ces trois lieues, ni fatigantes, surtout si on avait la chance de connaître quelque sentier ombreux, « où l'on ne marchait qu'à deux, » qui devait soi-disant abrégier la longueur du chemin.

On arrivait. C'était à B..., le pays de Cocagne des belles cerises noires; le cousin Abram, de l'ami Alfred, prévenu par la messagère, — vous savez, la Jeanne, qui faisait les commissions à la ville deux fois par semaine, — le cousin avait préparé, sur la pelouse de son plantureux verger, une table rustique chargée de quelques assiettes de cerises, pour les demoiselles, et d'un petit clairnet du cru pour les messieurs, agrémenté de la corbeille traditionnelle de bricelets, sans lesquels, à la campagne, pas de collation possible. La restauration de cette jeunesse, pressée de s'amuser, ne durait guère, car, dans cet heureux temps, le mot *anémie* n'était pas encore à la mode; on ne se jetait pas à corps perdu sur la pelouse avec un « ouf! je n'en puis plus! » ou « quelle atroce chaleur! » L'éventail n'était pas encore devenu partie intégrante de la toilette de la jeune fille; la chaussure, était destinée à protéger le pied, plus qu'à l'orner; donc, malgré les trois heures de marche, et la chaleur, vite les jeux! *Cotin Maillard; cavaliers, partez; le vaurien; Jaques, où es-tu?... on les faisait tous et personne ne se sentait las quand notre brave Abram venait annoncer que le goûter était servi.*

Quelles exclamations de surprise à la vue de la longue table dressée sous le grand noyer! Quels rires argentins, quelle confusion, quelles bousculades par ci, par là, jusqu'à ce que chacun fût placé selon son goût ou selon son cœur!

Vous souvient-il, mes amis, et de la nappé écrue exhalant une odeur délicieuse de lessive, et de la grande tarte aux cerises, au sujet de laquelle nous taquinions la tante Fanchette, qui souriait à nos facéties tout en versant le café aromé et fumant; et de ces montagnes de merveilles dorées, qui faisaient déclarer à un orateur imberbe que l'histoire ancienne s'était trompée en n'en nommant que sept! Vous souvient-il enfin du retour? du retour à pied, encore dans le sentier ombreux, devenu tout à fait ombreux! Oh! que peu d'entre nous pourraient encore en parler, car la faux cruelle et impitoyable a bien fait des vides parmi nous; c'est cette pensée qui me fait terminer par une larme, ces pages commencées avec un sourire!...

Le Turc et le Grenadier.

Sous ce titre, Charles Monselet publie, dans le *Don Quichotte*, cette spirituelle boutade, que nous abrégeons dans quelques détails, vu le peu de place dont nous disposons :

« Parmi les boutiques et les enseignes de vieille roche, à Paris, on remarquait, il y a une vingtaine d'années, deux débits de tabac, l'un situé rue de l'Ancienne-Comédie, — l'autre, rue Fontaine. Tous les deux avaient à leur porte une de ces statuettes en bois coloré, haute de deux pieds environ, dont la mode était fort répandue. La statuette du débit de tabac de la rue de l'Ancienne-Comédie représentait un Turc; — celle de la rue Fontaine figurait un Grenadier.

Un acteur, nommé Restout, qui jouait à l'Odéon et demeurait à Montmartre, descendait régulièrement la rue Fontaine, pour arriver, une demi-heure après, dans la rue de l'Ancienne-Comédie. A force de faire ce trajet, il avait fini pas se préoccuper extraordinairement du Grenadier, qui l'attendait chaque matin au port d'arme, comme pour le saluer, et du Turc, dont le regard oblique le suivait jusque sur la place de l'Odéon. Ces deux bonshommes en bois tenaient une place énorme dans sa vie; il en rêvait même éveillé.

Un jour, avant l'heure de la répétition, Restout, qui a plutôt laissé une réputation de mystificateur que de bon comédien, entra dans le débit de tabac de la rue de l'Ancienne-Comédie, lequel était tenu par deux vieilles gens, le mari et la femme. La femme seule se trouvait au comptoir.

— Madame, dit Restout, j'aimerais acheter votre Turc.

— Monsieur plaisante, sans doute.

— Non, madame, je suis fort sérieux.

— Notre Turc n'est pas à vendre, dit-elle.

— Je suis disposé à y mettre le prix que vous feriez, continua Restout.

La marchande le regarda et, appelant son mari qui se chauffait les pieds dans l'arrière-boutique: « Mon ami, lui dit-elle, voilà monsieur qui veut acheter notre Turc.

Et le vieux répondit sèchement: « Nous ne vendons pas notre Turc. »

— J'en offre 150 francs, se hâta de dire Restout.

— Non, non.

— Deux cent cinquante!

A ce chiffre, la femme tourna les yeux vers son mari. Et celui-ci s'adressant à Restout: « Je sais bien, monsieur, que ce prix est au-dessus de la valeur de notre Turc, mais nous y tenons, c'est notre enseigne depuis 40 ans.

— Pourtant, 300 francs... articula Restout.

— Mais enfin, monsieur, s'écria le marchand, pourquoi voulez-vous acheter notre Turc?

— C'est bien simple; je collectionne ce genre de curiosités. J'ai déjà réuni plus de 80 personnages en bois provenant de bureaux de tabac. Votre Turc a sa place marquée dans mon musée.

— Ah! si c'est comme cela... murmura la femme.

— Voyons, 350 francs, dit Restout.

— Enfin, fais ce que tu voudras, dit le vieillard à sa femme, en rentrant dans l'arrière-boutique.

— Ajoutez 100 francs, dit la femme d'un ton dédaigneux; c'est notre dernier mot. Et encore est-ce un sacrifice que nous faisons.

Le marché fut conclu, et Restout indiqua un domicile où l'on devait, le lendemain matin, apporter

le Turc et l'échanger contre la somme convenue.

Quelques heures plus tard, Restout répétait la même scène dans le débit de tabac de la rue Fontaine. Il marchandait le Grenadier. Mais là, il vit immédiatement qu'il avait affaire à un industriel incapable de s'attacher à un morceau de bois. Il ne fit aucune difficulté de vendre son Grenadier; préoccupé exclusivement d'une idée de bénéfice, ce n'était pour lui qu'une question de prix. Aussi déploya-t-il toutes les ressources d'un esprit finaud, s'efforçant de faire ressortir que ces sortes de bonshommes étaient devenus très rares. Bref, la vente du Grenadier fut arrêtée à 150 francs.

Rendez-vous fut également pris, le lendemain, pour la livraison et le paiement.

Or voici ce que, dans son imagination scélérate, avait combiné le comédien Restout: — Au débitant de tabac de la rue de l'Ancienne-Comédie, il avait donné l'adresse du débitant de tabac de la rue Fontaine, — et au débitant de tabac de la rue Fontaine, l'adresse du débitant de tabac de la rue de l'Ancienne-Comédie. A tous deux il avait assigné la même heure: 10 heures du matin. Et chacun d'eux partit de chez soi vers 9 1/2 heures du matin, portant entre ses bras, celui-ci le Turc, celui-là le Grenadier.

Une rencontre entre les deux marchands était inévitable; elle eut lieu sur la place du Carrousel. Ils entrevirent la vérité comme dans un éclair, mais n'osant pas s'interroger, ils continuèrent leur route, après s'être croisés en frémissant d'inquiétude. Arrivés au terme de leur course, l'un et l'autre se trouvèrent en face d'un bureau de tabac concurrent.

La rage dans le cœur, chacun d'eux reprit son même chemin en emportant son enseigne. Craignant le ridicule, ils n'osèrent pas remettre en place les bonshommes de bois. Les deux débits de tabac existent encore; mais où est le Turc? qu'est devenu le Grenadier?..

Quant au mystificateur, il changea son itinéraire quotidien de Montmartre à l'Odéon et de l'Odéon à Montmartre. »

UN ROMAN AU COLLÈGE

VI

— J'ai pu arriver assez facilement dans le jardin en passant par le hangar et la petite porte qu'on oublie presque toujours de fermer à clef. Tout était tranquille dans la maison, mais le sable criait sous mes pieds que j'en étais en sueur par la crainte d'attirer l'attention de quelqu'un. Je suis sûr que Célestine ne dormait pas et qu'elle devait m'entendre, mais la fenêtre de sa chambre, au premier étage, restait close. Je tremblais comme un voleur. Je m'enhardis cependant à lancer des petits cailloux contre les vitres pour tâcher de l'attirer. Démarches inutiles! Je me résignai à battre en retraite après avoir laissé sur la table de la tonnelle quelques fleurs que je cueillis dans la demi-obscurité.

En repassant par le hangar, la vue d'une petite échelle changea ma résolution. Je revins sur mes pas avec l'instrument et l'intention de tenter une escalade et je jurai de ne pas m'éloigner avant de lui avoir parlé. Je fis tout le tour du jardin, afin de suivre une allée herbeuse pour

étouffer le bruit de mes pas. J'arrivai ainsi assez près de la maison.

Elle était à sa fenêtre.

— Célestine! fis-je à demi-voix, en appliquant l'échelle contre le mur.

— Malheureux! murmura-t-elle, vous allez vous casser le cou.

Je lui pris respectueusement les mains et je lui dis que ce n'était pas un amour de collégien que j'avais pour elle, mais que je voulais l'avoir pour ma femme.

— Ah! mon vieux, continua Martin, il est dans la vie de ces moments qu'on ne peut oublier, vois-tu, quand on vivrait mille ans.

— Et vous êtes restés à causer comme cela quelque temps?

— Cinq minutes à peine, nous pouvions être surpris; elle m'a fait partir et je lui ai baisé les mains avant de redescendre et de remporter mon échelle.

— Tu n'as pas profité de l'occasion pour lui dire, comme dans la scène d'anglais que nous expliquons en classe, que si ses deux yeux étaient placés dans le ciel, ils empêcheraient les étoiles de briller?

— Animal! j'avais bien autre chose à faire qu'à lui donner l'envie de se moquer de moi.

— C'est dommage, tous nos professeurs disent que le morceau est exquis. Et pas un oiseau ne s'est mis à chanter pendant que vous roucouliez ainsi?

— Un gueux de chien qui ne cessait d'aboyer dans le voisinage, voilà l'unique chanson qui s'est mêlée à nos serments.

— Je vois bien que la réalité n'est pas toujours d'accord avec ce qui se passe dans le cerveau des poètes.

Le reste du jour s'écoula sans que le principal eût paru se souvenir du tapage de la nuit.

A l'étude de 5 heures, la sécurité était revenue parmi nous. On entra dans les longs jours de l'été et l'on n'allumait plus les quinquets que pour l'étude spéciale, après le souper. Une douce brise nous arrivait par les fenêtres entr'ouvertes sur la campagne, faisant frémir légèrement une armée de petits bonshommes en papier, suspendus par un bout de fil et une boulette de papier mâché collée au plafond.

Ce plafond, d'ailleurs, était un chef-d'œuvre et il n'y a pas de peintre en grisailles qui l'eût mieux décoré que nous. Il représentait, dessiné de face, de trois quarts ou de profil, tous les couvre-chefs si variés du pensionnat, depuis le béret du marin jusqu'au képi solennel du jeudi et du dimanche, en passant par le chapeau Garibaldi de 1860 et le bonnet grec de 1827.

La confection de ces beaux dessins ne nous avait coûté ni peine ni talent; les quinquets fumeux envoyaient chaque soir au plafond une légère couche de suie qui s'étendait partout avec uniformité. Quand le fond était suffisamment teinté, d'un mouvement sec, nous y lancions nos coiffures à la dérobée et elles se retombaient qu'après y avoir laissé leur magnifique empreinte. De temps en temps, le garçon balayait le plafond et supprimait le tableau, mais, quinze jours après, il reparaissait dans toute sa splendeur et avec des aspects nouveaux.

(A suivre.)

Ch. LAURENT.

On affront.

Çosse, l'est on histoire coumeint quiet quand clliào tsancrès dè fennès volliont fèrè à lào téta et ne pas accutà lào z'hommo, lào pàovont fèrè dào rudo z'affronts.

On vegnolan dè pè La Coûta, que s'ein allavè pè sè vegnès, passavè devant 'na maison iò y'avai tot